

# **LITTLE JOE**

**Première partie : NEW YORK 68**

**Deuxième partie : HOLLYWOOD 72**



***CREATION 2013/2015***

**Un diptyque conçu et mis en scène par**

**Pierre Maillet**

**Un spectacle hommage aux films de**

**Paul Morrissey**

**« *Flesh* (1968) / *Trash* (1970) / *Heat* (1972) »**

un projet écrit et mis en scène par  
**Pierre Maillet**

collaboration artistique  
**Emilie Capliez**  
scénographie  
**Marc Lainé**  
lumières  
**Bruno Marsol**  
son  
**Teddy Degouys**  
costumes  
**Zouzou Leyens**  
coiffures et maquillages  
**Cécile Kretschmar**  
collaboration musicale  
**Coming Soon**  
régie générale  
**Patrick Le Joncourt**  
photos et films  
**Bruno Geslin**

*Première partie : New York 68* pour 11 acteurs  
**Denis Lejeune, Matthieu Cruciani | Joe**

*Deuxième partie : Hollywood 72* pour 9 acteurs  
**Clément Sibony | Joe**

et

**Véronique Alain, Emilie Beauvais, Guillaume Béguin Marc Bertin,  
Emilie Capliez, Geoffrey Carey, Jean-Noël Lefèvre,  
Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Valérie Schwarcz,  
Elise Vigier, Christel Zubillaga**

*\*La distribution des guests est, et restera en cours,  
ouverte et interchangeable...*

**production déléguée** Théâtre des Lucioles  
**en coproduction avec** le 104, établissement artistique de la Ville de Paris, le  
Maillon / Théâtre de Strasbourg, le Théâtre de Nîmes, la Comédie de Saint-  
Etienne, centre dramatique national, Festival Automne en Normandie... en cours

**contact production | diffusion`**  
Emmanuelle Ossena | EPOC productions  
+ 33 (0)6 03 47 45 51 | e.ossena@epoc-productions.net

# LITTLE JOE

Première partie : NEW YORK 68

Deuxième partie : HOLLYWOOD 72

## DOSSIER ARTISTIQUE SOMMAIRE

### NOTES D'INTENTION DE PIERRE MAILLET:

1-« *FLESH/TRASH/HEAT* AU THEATRE ». P.5

2-« UN DIPTYQUE ». P.6

3-« LES ACTEURS ». P.7

4-« LES SCENARIOS ». P.8

5-« AUTOUR DU SPECTACLE »

-P.9 : L'exposition de Bruno Geslin *Walk on the wild side*

-P.10 : La collaboration avec le groupe Coming Soon

« LES PITCHS DE LITTLE JOE » P.11

### DOSSIER DE PRESSE

-P.12 : DNA

-P.13 : LES INROCKS

-P.15 : PARIS NORMANDIE

-P.17 : LA TERRASSE

-P.19 : LE PROGRES

-P.21 : LA TERRASSE

-P.23 : CULTUROPOING

-P.29 : LE FIGARO

-P.31 : ALLEGRO THEATRE

SUR PAUL MORRISSEY P.32

### CV

1-Pierre Maillet. P.34

2-Théâtre des Lucioles. P.38

*Dans le diptyque "Little Joe : New-York 1968 - Hollywood 1972", le plus inattendu, c'est la fantaisie et la drôlerie qu'amène Pierre Maillet à cet hommage aux trois films de Morissey dominés par la figure de Joe Dallessandro. Ni nostalgie ni fascination pour l'underground ou les sixties, mais le regard d'une génération suivante sur cet appétit d'expériences sans brides, et des acteurs étincelants qui poussent avec brio les plus belles scènes vers la comédie. On rit souvent, l'exagération est sous le signe de la liberté de l'acteur, du pouvoir de la fantaisie. Une troupe nombreuse, magnifique, cet art qu'ont toujours eu les Lucioles de renforcer un collectif de vingt ans avec des acteurs extérieurs à leurs parcours, et tout le monde à la même enseigne : ni sociétaires ni pensionnaires. Au terme de cette traversée, étrangement, des ombres et des fantômes sont passés sur la scène, et derrière la jubilation théâtrale ils nous ont fait sentir la beauté des existences attirées par le vertige.*

Alain Neddham



## NOTES D'INTENTION

### 1- FLESH / TRASH / HEAT AU THEATRE

*« Ces personnages sont sympathiques et ils auraient pu être des gens biens, mais pas dans un monde aussi navrant ».*

#### Paul Morrissey

L'envie de porter la trilogie de Paul Morrissey au théâtre date de plusieurs années. Mon parcours de metteur en scène s'est toujours construit en rapport ténu avec le cinéma, tant dans le choix des auteurs dramaturges/cinéastes (Fassbinder, Pasolini, Bergman) que dans la forme, proche du jeu cinématographique (*Automne et hiver* et *La veillée* de Lars Noren) ou le fond, le cinéma comme thématique centrale (*La Chevauchée sur le lac de Constance* de Peter Handke). J'ai toujours pensé que ces deux arts avaient une complémentarité puissante et créatrice quand on les faisait se rencontrer, que l'un n'annulait pas l'autre, bien au contraire. Aussi parce que je considère les œuvres cinématographiques au même titre que les œuvres dramatiques. Ou littéraires. Ou journalistiques. « Il faut faire théâtre de tout ». Pourquoi, avec les armes du théâtre, ne pourrait-on pas « remonter » ou plutôt « revisiter » des classiques cinématographiques ?

Dans le cas de *Flesh/Trash/Heat*, c'est, au-delà des films, toute une démarche artistique et la fin d'une époque, qui auréole la trilogie. Ce n'est pas tant ce que Paul Morrissey arrive à capter avec sa caméra, que comment il fait ses films, qui me frappe quand je les regarde : la proximité qu'il entretient avec les acteurs, le tournage de *Flesh* et *Trash* les week-ends, les *jump cuts* (montage brut des séquences), le temps des scènes (il n'y en a aucune de moins de 10 minutes) ne sont que quelques exemples de la liberté créatrice, et la liberté tout court, si mises à mal aujourd'hui, qui font la force de ces films. Une forme salvatrice en quelque sorte.

## NOTES D'INTENTION

## 2-UN DIPTYQUE

Pour adapter cette trilogie cinématographique au théâtre, j'ai choisi d'en faire un diptyque. La première partie *New York 68* s'inspirera de *Flesh* et *Trash*. *Heat* sera à l'origine de la deuxième *Hollywood 72*. Comme les deux faces d'un même disque. Ces deux spectacles d'une durée d'à peu près 1h30/2h chacun, peuvent se jouer indépendamment l'un de l'autre, dans différentes salles, en alternance ou à des moments différents de la saison. Une version intégrale des deux spectacles à suivre (entre 3h30 et 4h) est évidemment possible.

*Flesh* et *Trash* se passent tous deux à New York, Morrissey les tourne de la même façon (très vite, les week-ends), et les films sont construits de façon similaire : Joe comme figure centrale, et une succession de séquences le mettant en scène avec des interlocuteurs différents. *Heat* par contre se passe à Los Angeles, Joe en reste la figure centrale mais le film est construit différemment, plus choral. Et surtout, comme une autre facette de l'Amérique, le milieu interlope underground des marginaux new yorkais laisse ici la place à de nouveaux laissés pour compte, ceux de l'industrie cinématographique hollywoodienne, qui vivent entre talks shows, soaps et albums hypothétiques... Un nouveau *Sunset Boulevard* en quelque sorte, à la différence près qu'ici, plus personne ne parle de cinéma.

L'une des plus grandes forces de ces films, et à mes yeux certainement la plus importante, c'est l'humanité qui ressort des personnages. Tous des « marginaux » comme on dit. Sans jamais les stigmatiser, posant sa caméra en observateur patient, Morrissey en compagnon discret, révèle finement, avec humour et sans artifices, que tout ce petit monde underground n'est pas si éloigné des préoccupations de tout un chacun. La marge ici n'est pas forcément choisie, tous se débattent finalement comme ils peuvent avec ce qui s'apparente à une certaine norme. La frontière n'est pas si difficile à franchir, pour peu qu'on sache observer. Et écouter.

## NOTES D'INTENTION

### 3-LES ACTEURS

Dans les trois films, la figure de Joe est définitivement immortalisée par Joe Dallesandro. Cependant, le lien que Morrissey entretient avec lui comme fil rouge de la trilogie ne sera pas reproduit dans le diptyque. Ici, ils seront trois. (Comme dans les scénarios, où ce sont réellement trois personnages différents.) Le prostitué de *Flesh*, le toxicomane de *Trash* et l'acteur de *Heat*. Respectivement Denis Lejeune, Matthieu Cruciani et Clément Sibony. Je trouve plus riche de démultiplier les figures, d'une part parce que les échos produits par Joe Dallesandro comme figure centrale des trois films constituent l'une des plus fortes particularités de l'œuvre originale, et d'autre part l'aspect inévitablement iconique de la figure unique ne me semble pas très intéressant à reproduire. Il ne s'agit pas de trouver le nouveau Joe Dallesandro, mais plutôt d'enrichir, en la diversifiant, la place centrale de ce(s) monde(s) décrits par Morrissey.

Ce qui m'intéresse particulièrement aussi, c'est comment rendre au théâtre l'apparente souplesse de leur fabrication. Comment en filmant le parcours de ce(s) Joe(s) il dresse un portrait fictif mais du coup très réaliste du monde de la Factory, en faisant tourner bon nombre de personnalités fortes et importantes de ce groupe mythique qui jouent (peut-être d'ailleurs à leur insu) leurs propres rôles, à peine fictionnalisés par Morrissey. Ici, d'ailleurs, il serait plus juste de parler de « bande » que de « groupe ». Et ce que je trouve particulièrement émouvant, c'est qu'à la manière d'un Copi écrivant *La tour de la défense*, Morrissey, en fixant si fort le présent d'une époque, en entraperçoit la fin, la rendant tangible, troublante, et par conséquent, indémodable et moderne. C'est pourquoi, autour des trois Joe, j'ai imaginé que les « guests », personnages périphériques (et non pas secondaires) pouvaient être de passage, en répétant très peu, un ou deux jours avec le Joe en question, pour ne rejoindre le spectacle qu'au moment des représentations. C'est une donne de travail qui me semble importante et excitante « à vivre », pour les acteurs comme pour la mise en scène.

## NOTES D'INTENTION

### 4-LES SCENARIOS

En ce qui concerne les textes à proprement parler, Morrissey cadre d'abord chacun des trois films avec un postulat de départ très clair. Dans *Flesh* la journée de Joe pour trouver de l'argent, dans *Trash* la quête de Joe pour trouver de la drogue, et dans *Heat* la quête de Joe pour trouver du travail à Hollywood. A partir de là, les séquences qu'il « écrit » dans le scénario sont plus des situations, laissant les acteurs libres d'en inventer les dialogues. Ce n'est pourtant pas de l'improvisation à proprement parler, les acteurs servent une histoire, savent ce qu'ils doivent jouer et raconter dans chaque scène, mais ce qui intéresse certainement le plus Morrissey c'est « comment » ils vont y parvenir. C'est leurs mots, leur temporalité, et leurs personnalités qui donnent ici une étonnante véracité aux scènes. Ni véritablement écrit, ni véritablement inventé ; à la frontière de la fiction et du documentaire ; le jeu des acteurs chez Morrissey se situe quelque part entre Pialat et Depardon, mais comme ici on est aux Etats-Unis, nous ne sommes parfois pas loin non plus de l'extravagance de John Waters, ou du Robert Altman de *Short Cuts*. Ce matériau textuel que constituent les dialogues des trois films, nous allons d'abord le travailler tel quel. Puis, petit à petit, laisser les acteurs s'emparer de chaque séquence pour qu'advienne quelque chose qui leur appartienne ; que je ne connais pas encore, mais qu'il me tarde d'explorer avec eux.

En retrouvant l'urgence et la rapidité des films, j'espère en préserver l'étincelle, de façon aussi brute et émouvante que ce que les films dégagent. Et c'est à cet endroit-là que pour moi, les films de Morrissey rejoignent ce qui fait la beauté et la particularité de l'art du théâtre, capter la force de l'instant présent. En regardant les gens vivre...

**Pierre Maillet**

## NOTES D'INTENTION

### 5-AUTOUR DU SPECTACLE

#### L'exposition de Bruno Geslin : *Walk on the wild side*

Plusieurs résidences de répétitions ayant eu lieu au 104 bien en amont des créations (juillet 2012 et novembre 2013), j'ai proposé à Bruno Geslin -metteur en scène/vidéaste et photographe- une carte blanche sur ces périodes en lui demandant de faire des photos et des films à partir de « ce qui se passe ». Non pas seulement par nécessité d'avoir des traces pour le travail de l'équipe, mais plutôt comme une continuité du spectacle. Un point de vue artistique différent sur la même matière dont, encore une fois, la fabrication me semble déterminante pour ce qui sera présenté au public comme « spectacle final ». La Factory (et notamment la place qu'y occupait Paul Morrissey) touchait à tellement de domaines, que ce soit évidemment l'art plastique (Warhol bien sûr), la musique (Velvet Underground), la photographie, la mode, et bien sûr le cinéma, que c'est cette effervescence et ce bouillonnement créatif qui m'intéresse aussi dans ce projet. Le travail photographique et les différents films de Bruno Geslin font l'objet d'une exposition accompagnant les spectacles lors de leurs différentes présentations, voire même en amont de leur venue. Une façon de donner au public un accès supplémentaire aux spectacles loin d'être superflu, puisqu'il en donne une lecture encore plus large. A la manière de...



## NOTES D'INTENTION

### 5-AUTOUR DU SPECTACLE

#### La collaboration avec le groupe Coming Soon

Je connais ce groupe depuis plusieurs années, j'apprécie beaucoup leur travail, notamment l'alliage de la pop ou de la folk (selon les albums) à la littérature et comme leur nom l'indique, au cinéma. Ils m'ont contacté pour me dire que cette époque, ces films, ces gens, étaient l'une de leurs sources d'inspiration favorites. Suite à l'intérêt de Coming Soon pour le projet, je leur ai commandé une reprise du « Walk on the wild side » de Lou Reed pour « New York 68 » et surtout un gros travail de collaboration sur la deuxième partie « Hollywood 72 ». Dans cette réécriture de « Heat » le personnage interprété par Clément Sibony laisse tomber sa carrière d'acteur pour une carrière de chanteur. Et, chose inexistante dans le film, j'ai justement envie que l'on voit Clément chanter, comme j'aimerais que l'on voit le personnage interprété par Véronique Alain (une comédienne vieillissante inspirée par « Sunset Boulevard ») jouer la comédie. J'ai envie que le caractère sordide et surchauffé du Hollywood de Morrissey ne soit qu'un cadre empêchant les gens de faire correctement leur métier, comme ils le voudraient. Je n'ai pas envie qu'ils soient des ratés, comme le film pourrait le laisser penser par certains aspects. Les Coming Soon ont donc fait tout ce travail musical sur la pièce, ce qui en fait des partenaires et des créateurs importants pour le projet. Ils feront également dans la mesure du possible des concerts spéciaux en parallèle du spectacle sur des reprises de morceaux de cette époque, du spectacle, conviant les acteurs concernés à chanter avec eux. 3 concerts « Coming Soon feat. Joey Davis » ont déjà eu lieu cette saison : au Fil, SMAC de Saint-Etienne, au Maillon de Strasbourg et au 104 à Paris, avec notamment 2 représentations « live » exceptionnelles de « Hollywood 72 ».



## LES PITCHS DE « LITTLE JOE »



### *New York 68*



*Flesh est l'histoire de Joe, jeune marié qui va dans les rues se prostituer afin de récolter l'argent nécessaire à l'avortement de la nouvelle petite copine de sa femme (!). Et bien plus que les scènes de nudité ou de fellation (somme toute assez sages vues d'aujourd'hui), c'est peut-être ce synopsis qui va heurter la morale du public et des censeurs de 1968, car en suivant le parcours sordide de ce garçon, on s'apercevra rapidement que la seule raison qui le pousse à vendre son corps, c'est sa femme, ou plutôt son mariage, soit tout ce qui lui reste de morale et de responsabilité. Sans le mariage, Joe n'aurait pas eu à faire ça...*

*Même si cela n'est mentionné nulle part, on peut facilement envisager Trash comme la suite directe de Flesh. Là où les données du problème changent, c'est qu'entre les deux films, le personnage de Joe est devenu toxicomane et que la consommation d'héroïne l'a rendu totalement impuissant. Incapable de faire semblant d'aimer, il ne pourra donc qu'accepter d'autres compromis qui lui permettront de gagner de l'argent à tout prix, non plus pour entretenir son foyer, mais cette fois pour s'acheter de la drogue...*

### *Hollywood 72*



*Si le rapport narratif entre Flesh et Trash semble assez évident, il n'en va pas de même pour Trash et Heat pour la bonne et simple raison que Morrissey, on l'a vu, n'envisage aucun avenir pour le personnage toxicomane de Joe.*

*Ainsi dans Heat c'est le personnage de Joey Davis qui fait son apparition, ancienne star-enfant d'un sitcom à succès fraîchement débarqué à Los Angeles pour y relancer sa carrière. Là bas, il fait la connaissance de Jessie, la fille d'une actrice sur le retour recluse dans l'une des immenses villas héritées de ses divorces successifs...*

## DOSSIER DE PRESSE

STRASBOURG Pierre Maillet et Les Lucioles au Maillon

# Dans la Factory

En France, personne n'avait adapté au théâtre les films de Paul Morrissey, artiste culte de la warholienne Factory. Pierre Maillet et sa bande des Lucioles ont bien fait d'oser. Dans le rétroviseur de *Little Joe 1<sup>re</sup> partie: New York 68*, se lit le délitement de nos sociétés soi-disant libres.

**I**l est troublant de voir naître une réalité théâtrale comme décollée de la pellicule de films. Dans le sillage de Pasolini, Fassbinder, Handke, le théâtre de Pierre Maillet ne s'oppose ni au roman ni au cinéma, c'est une seule écriture. En revisitant la trilogie *Flesh* (1968), *Trash* (1970) et *Heat* (1972) de Paul Morrissey, réalisateur phare de la Factory, -après Warhol évidemment!- le cinéphile en fait une belle démonstration.

Sur une banquette de cuir noir, l'homme est nu allongé sur le ventre. Corps à la beauté classique, offert aux regards, que projette dans les années post-68 et le milieu des « marginaux » new-yorkais, gravitant autour de la warholienne Factory, la chanson de Lou Reed, *Sweet Jane*. Reprise par le groupe de pop Coming Soon, elle s'ébruite d'un juke-box vintage.

### L'esprit d'une bande mythique

Travaillée selon la grammaire cinématographique de Morrissey, cette séquence rehaussée par des lumières caressantes, ouvre le diptyque *Little Joe 1<sup>re</sup> partie: New York 68* créé, ces jours-ci, par Pierre Maillet et les comédiens des Lucioles au théâtre Le Maillon (coproducteur). La pièce se referme sur la nudité de Joe. Du sommeil le matin au sommeil le soir, la boucle est bouclée alors que le son de la chanson *Smells like teen spirit* de



Avec les Lucioles, Pierre Maillet rejoue le quotidien de marginaux de l'underground new-yorkais des années 70. PHOTO DNA - CÉDRIC JOUBERT

Nirvana, reprise par Patti Smith, monte. Du Velvet underground au grunge, la mémoire se ravive.

Dans son adaptation, Pierre Maillet imbrique les récits de *Flesh* et *Trash*. Choisit de dédoubler la figure centrale de Joe Dallesandro en confiant les rôles à deux frères. L'un, solaire, joué par l'emballant Denis Lejeune; l'autre, drogué, trash, par Matthieu Cruciani, sublime héros. On passe de la tête de l'un à celle de l'autre, leurs parcours quotidiens s'entrecroisent. La prostitution pour l'un, pour vivre et payer l'avortement de Patti, la copine de sa femme, Jerry. La drogue, l'impuissance sexuelle, et toujours l'argent qui manque. De la conscience altérée de Joe, surgissent tels des flashes des instants de sa vie d'avant la dope.

La véracité et l'humanité des films de Morrissey demeurent saisis-

santes. Sur le plateau réinvesti en Factory agençant divers espaces de jeu (sets de tournage), écrans de projections vidéo et mentales, revit intensément l'esprit de cette bande mythique. Holly, Candy, Jackie sonnent familiers aux oreilles des plus de vingt ans. Lou Reed les nomme dans *Walk on the wild side*.

Il faut la formidable énergie de complices de toujours, les comédiens des Lucioles, pour retrouver la nonchalance qui portait alors ces destins hors normes. Aussi brillants que libres, à commencer par Pierre Maillet. D'une voix haut perchée, il accorde au travesti Holly Woodlawn une vitalité débordante, voire exaspérante.

D'une séquence à l'autre, ça baise, ça déconne, ça boit, ça rigole, ça se pique, ça fume. « Plus personne n'est hétéro », lance Joe au prosti-

tué débutant.

De leur quotidien, le metteur en scène prélève avec tendresse voire amour des scènes d'une drôlerie inimaginable. On rit beaucoup et ce rire désamorce l'angoisse, la violence, la mort rôdeuse. On rit aussi du ridicule de l'Artiste, à la perruque warholienne, qui fait poser Joe en Discobole. Ou encore de la scène de ménage avec Holly qui en a marre d'utiliser une bouteille pour se masturber alors que Joe, impuissant, s'envoie en l'air avec sa sœur enceinte. « Pour qui elle se prend celle-là, lâche aussi Holly à Jerry la bouche pleine du sexe de Joe, c'est pas parce qu'elle est sortie du gâteau d'anniversaire de Mick Jagger... »

Pierre Maillet navigue à bonne distance des films de Morrissey dont il tire une matière sonore inédite (effets filmiques, sonorisation des voix). Et on se laisse entraîner à percevoir ces personnages « bigger than life » aussi extravagants qu'ils puissent être, comme des reflets de notre inconscient, qu'il s'agisse de choses très simples, de rapports humains, de rapports sexuels, de rapports d'argent, de rapports de force, avec cette nuance que le dominé parfois peut être le dominant. Et revenir à cette subjectivité des années 70 permet d'appréhender l'ampleur des régressions sociales, morales et politiques actuelles. ■

VENERANDA PALADINO

» Dernière représentation ce vendredi 15 novembre à 20h30 au Maillon, Wacken. [www.maillon.eu](http://www.maillon.eu)  
*Little Joe. 2<sup>e</sup> partie: Hollywood 72* sera créé à l'automne 2014.

## Warhol en Copi (et vice versa)



(Bruno Geslin)

***Avec le très réussi “Little Joe”, créé au Maillon à Strasbourg, Pierre Maillet propose une recreation des films “Flesh” et “Trash” de Paul Morrissey qui fait se rejoindre les univers du maître de la Factory et du dramaturge argentin.***

***“Anyone who ever had a dream / Anyone who’s ever played a part” (“Quiconque a jamais eu un rêve / Quiconque a jamais joué un rôle”). Avec ces paroles de Sweet Jane joué sur un juke-box l’atmosphère acide, mélange de tendresse et de perdition, si bien évoquée dans les chansons du Velvet Underground envahit le plateau. De fait l’ombre de Lou Reed plane sur Little Joe, spectacle conçu par Pierre Maillet à partir des films *Flesh* et *Trash* de Paul Morrissey produits***

par Andy Warhol, dont les héros paumés ou marginaux vivant au jour le jour dans le New York de la fin des années 1960 se confondent avec ceux évoqués par le chanteur.

Pierre Maillet a prévu d'ajouter un deuxième volet à ce *Little Joe* en présentant à l'automne 2014 une adaptation du film *Heat* du même Morrissey dont l'action se déroule cette fois à Los Angeles. Joe, c'est Joe Dalessandro, icône de la Factory d'Andy Warhol qui interprète le personnage principal dans les trois films. Plutôt que de confier les rôles à un même acteur, Pierre Maillet a choisi un comédien différent pour chaque film. Dans *Flesh*, un homme récemment marié se prostitue afin de rassembler suffisamment d'argent pour payer l'avortement de la nouvelle petite amie de son épouse. *Trash* met en scène un héroïnomane que la drogue a rendu impuissant.

Maillet ne monte pas les deux films à la suite, mais tricote ensemble les scènes tirées de l'un et de l'autre par un effet de montage plutôt efficace. Évoquant l'intérieur d'un appareil photo, la scénographie à triple foyer imaginée par Marc Lainé facilite ce chevauchement intempestif des séquences où les situations loufoques tirées de la vie quotidienne des protagonistes s'éclairent réciproquement comme autant de facettes d'un univers copieusement déjanté.

Pierre Maillet, qui interprète lui-même l'épouse du héros de *Trash*, reconstitue ces scènes truculentes avec un plaisir évident. On le sent d'autant plus à l'aise que sa vision de ces hommes et femmes souvent proches de la Factory d'Andy Warhol les fait apparaître comme des cousins des héros de Copi, un auteur qu'il connaît bien. Le charme du spectacle tient beaucoup à cette parenté soulignée avec le dramaturge argentin, qui est en quelque sorte son sésame pour s'introduire dans la folie de cette faune new-yorkaise dont le style de vie très libre appartient à une époque entièrement révolue.

Hugues Le Tanneur 18/11/2013

# Mon oeil: sexe, drogue et rock'n roll à la Foudre de Petit-Quevilly

Publié le 28/11/2013 à 11H24



**Il y a les corps nus et la beauté des corps nus qui fait oublier ce que ce parti pris pourrait avoir de provoquant ou de choquant. Dès le début de « Little Joe », le metteur en scène Pierre Maillet, également formidable acteur de la pièce (il joue la femme de Joe), place dans la pénombre un homme déshabillé à bout de forces, junkie de la Factory new-yorkaise inspiré des personnages des mythiques films de Paul Morrissey, « Flesh » and « Trash ».**

**Il y a la bande son émanant sur le plateau à plusieurs dimensions d'un juke-box de l'époque. Très vite, une jeune femme se lance dans un strip-tease endiablé à l'esthétique tellement parfaite qu'on n'a pas envie qu'il s'arrête. Planent sur la scène les voix et les ombres du Velvet underground, celles de Nico et de Lou Reed dans une ambiance cinématographique.**

**Il y a l'humour que Pierre Maillet sait rendre si bien même quand tout est glauque. Quand seul un bidet sert de déco à un couple de paumés, qu'elle simule une grossesse pour toucher les allocations, tandis que lui est devenu impuissant**

à force de se piquer.

Dans ce spectacle qui insuffle une bonne dose d'humour, de liberté (et d'héroïne), il y a cette époustouflante apparition d'Andy Warhol faisant poser avec le plus grand sérieux Joe en athlète grec. Ce passage de la pièce fait partie des plus désopilants.

Il y a aussi un travail de troupe, une bande d'acteurs tous au diapason.

Il y a donc deux Joe : L'histoire inspirée de « Flesh » est beaucoup moins sombre que celle inspirée de « Trash ». Les deux personnages du début, on les retrouve à la fin. Lui est mort d'une overdose mais elle danse encore...

Puis viendra le sida.

## LITTLE JOE/NEW YORK 68

Publié le 26 novembre 2013 - N° 215

***Pierre Maillet adapte au théâtre les deux premiers volets de la trilogie cinématographique *Flesh – Trash – Heat* de Paul Morrissey. Une création à l'image du comédien et metteur en scène du collectif des Lucioles : libre, joyeuse, inspirée.***



Pierre Maillet dans *Little Joe / New York 68* Crédit Photo : Bruno Geslin

Après avoir repris, il y a quelques mois, son célèbre *Mes Jambes si vous saviez, quelle fumée...* (spectacle sur l'œuvre et la vie du photographe Pierre Molinier, mis en scène par Bruno Geslin), le talentueux Pierre Maillet rend aujourd'hui hommage à l'univers de Paul Morrissey. *Flesh* et *Trash* cette saison, *Heat* la saison prochaine\* : en s'emparant de la fameuse trilogie du cinéaste américain (films respectivement sortis en 1968, 1970 et 1972), le cofondateur du Théâtre des Lucioles nous plonge dans une époque mythique. L'époque libertaire de *La Factory* – atelier d'artiste ouvert à New York, dans les années 1960, par Andy Warhol – et des personnalités de la culture underground qui gravitaient en son sein. Ce sont ces personnalités bigarrées que filme Paul Morrissey, jouant d'improvisations à partir de leur propre existence. Au cinéma, les trois « Joe », figures centrales du cycle, étaient interprétées par le sculptural Joe Dallesandro. Pour le théâtre, Pierre Maillet a choisi de faire appel à trois comédiens différents : Denis Lejeune et Matthieu Cruciani pour *Little Joe / New York 68*, Clément Sibony pour *Little Joe / Hollywood 72*, le prochain volet.

## **Un univers vivant et déjanté**

Tenant, à chaque instant de la représentation, l'équilibre entre fidélité et réappropriation, le premier opus de ce diptyque théâtral enchevêtre les trames des deux premiers films. Réinventés en frères, le « Joe prostitué » de *Flesh* et le « Joe toxicomane » de *Trash* se croisent, se rencontrent, mais vivent leur vie chacun de son côté. L'un vend son corps pour payer l'avortement de la maîtresse de sa femme, l'autre cherche à se procurer la drogue qui lui manque. Au sein d'une scénographie ingénieuse de Marc Lainé (trois espaces, en forme de boîtes, s'imbriquent les uns dans les autres), tous les personnages de ce New York de la révolution sexuelle nous parlent, sans aucune forme de pudeur, de leurs envies, de leurs besoins, nous font entrer dans l'intimité de leurs vies marginales. Perruqués, grimés, dénudés à l'occasion, ils sont dix, aux côtés de Pierre Maillet, à faire renaître cet univers vivant et déjanté. Tous sont formidables. Ils donnent corps aux débordements d'un quotidien à la fois superficiel et aigu, ils nous font rire. Et nous embarquent avec entrain dans leur monde : un monde fait de transgression et de liberté.

**Manuel Piolat Soleymat**

## «Flesh» et «Trash» , les œuvres de Paul Morrissey revisitées pour un public averti

Publié le 06/02/2014

*Mercredi soir au théâtre Jean-Dasté a eu lieu la représentation du spectacle « Little Joe première partie : New York 68 » de Pierre Maillet.*



Adaptation des deux premiers films de la trilogie de Paul Morrissey, *Flesh* et *Trash* , réalisés en 1968 et 1970, *Little Joe première partie : New York 1968* nous plonge dans un monde étonnant et parfois déconcertant, peuplé de «marginiaux».

Sur un fond de rock'n'roll et de cinéma alternatif, avec Andy Warhol et Lou Reed pas loin, de manière totalement désinhibée, s'étalent la drogue, la prostitution, le

manque d'argent, le vol, des sexualités exacerbées, entre exhibitionnisme, bisexualité et adultère. Les unes après les autres, toutes les règles de bienséance volent en éclat. Et pourtant, mis à part Joe l'héroïnomane, que l'on sent dépressif et amer de peut-être voir trop clair dans sa propre dérive, les autres, dans la magnificence assumée de leurs déviations sont authentiques, droits dans leurs bottes, centrés. Et au plus noir des portraits et des situations, l'atmosphère est légère et drôle.

D'excellentes idées de mise en scène, appuyées sur des lumières bien pensées et un espace scénique compartimenté par des voiles transparents, donnent un caractère très cinématographique à la pièce. Les comédiens sont très bons et Pierre Maillet, dans son rôle travesti d'Holly, est brillant et formidablement drôle.

# LITTLE JOE : NEW YORK 68 / HOLLYWOOD 72

Publié le 26 février 2015 - N° 230

***Le metteur en scène et comédien Pierre Maillet présente, au CENTQUATRE, les deux volets de son spectacle adapté de la trilogie *Flesh, Trash, Heat* de Paul Morrissey. De New York 68 à Hollywood 72 : une plongée enthousiasmante dans les errances d'une humanité cabossée.***



En novembre 2013, Pierre Maillet présentait son remarquable *Little Joe – New York 68* au Maillon, à Strasbourg, spectacle adapté des deux premiers volets de la trilogie *Flesh, Trash, Heat* de Paul Morrissey\*. C'est à la Comédie de Saint-Etienne, le 24 février dernier, que le metteur en scène et comédien a créé *Little Joe – Hollywood 72*, la seconde partie de son diptyque hommage au cinéaste américain. Passant du New York underground de la drogue et de la prostitution au Los Angeles des stars déchues et des aspirants à la célébrité, le cofondateur du *Théâtre des Lucioles* réitère, dans ce nouvel opus, le défi qu'il avait brillamment relevé dans son première travail : se réapproprié, par le théâtre, l'univers brut et singulier des films expérimentaux réalisés par le complice d'Andy Warhol. Même scénographie gigogne que *New York 68* (de Marc Lainé), même présence loufoque de figures incertaines et bariolées (les costumes sont de Zouzou Leyens, les coiffures et maquillages de Cécile Kretschmar), même

réalisme stylisé, *Hollywood 72* nous transporte dans un monde de rêves et de désillusions.

### **Entre burlesque et désespérance**

Un monde peuplé d'existences dérisoires et même, par certains aspects, assez pathétiques. Mais Pierre Maillet parvient – petit miracle de sa double proposition – à nous attacher à ces tranches de vie dans lesquelles il ne se passe pourtant pas grand-chose. Désœuvrement, coucheries, plans carriéristes... Le metteur en scène suscite de bout en bout notre intérêt, nous fait rire, nous touche même, en laissant percer derrière ces histoires de rien les blessures d'une humanité fragile, déjà perdue. Si ce n'était cette ombre qui plane, tout serait ici entièrement joyeux. On plonge dans des piscines, on rit, on chante, on se pavane en maillots de bain pour se dénuder à la première occasion. On incarne des personnages qui semblent inventer, dans l'instant même de la représentation, ce qu'ils sont en train de vivre. Clément Sibony (dans le rôle emblématique de Joe), Véronique Alain, Emilie Beauvais, Geoffrey Carey, Matthieu Cruciani, Denis Lejeune et Pierre Maillet sont les étonnants interprètes de ce tableau hollywoodien. Un tableau libre, imaginatif, entre burlesque et désespérance.

Manuel Piolat Soleyamat





## « Little Joe », Pierre Maillet

Par **Alban Orsini**

La trilogie *Flesh* (1968), *Trash* (1970) *Heat* (1972) de Paul Morrissey est sans nul doute, avec le *Pink Narcissus* de James Bidgood de 1971, l'un des témoignages les plus emblématiques de la révolution sexuelle des années 70 aux États-Unis. Devenue culte aujourd'hui, elle est considérée par beaucoup comme LE bijou incontestable du cinéma underground. Portés de bout en bout par le comédien iconique Joe Dallesandro et produits par le non moins incontournable Andy Warhol, les films suivent le parcours halluciné de trois Joe, tour à tour prostitué, *junky* ou bien encore star déchue. Évoluant parmi les fous magnifiques et autres clochards célestes chers à Jack Kerouac, *Little Joe* (tel que surnommé par Lou Reed dans son célèbre *Walk on the Wild Side*) incarne à lui seul une génération perdue éprise tout à la fois de liberté que de danger.

Attaché au cinéma depuis toujours, voir le comédien et metteur en scène Pierre Maillet se confronter à l'univers sulfureux de Paul Morrissey n'a rien d'étonnant. Que ce soit au sein de la compagnie du Théâtre des Lucioles et de ses codes sans cesse empruntés au cinéma ou bien encore dans ses choix personnels de mises en scène (dans *Plus qu'Hier et Moins que Demain*, il reprenait notamment quelques passages de *Scènes de la Vie Conjugale* d'Ingmar Bergman), le septième art occupe une place prépondérante dans le travail de Pierre Maillet. La première partie du diptyque proposé par Pierre Maillet, « *New York 68* », reprend en grande partie les deux premiers films de la trilogie de Paul Morrissey, à savoir *Flesh* et *Trash*, qui tous deux se déroulent à New York.



Imbriquant les deux Joe des films d'origine, « *New York 68* » tisse la toile ténue d'un monde interlope et névrosé en perte évidente de repères – la ville y jouant les araignées – sans sombrer dans le pathos pour autant. Incarné par deux comédiens différents (Matthieu Cruciani et Denis Lejeune), Joe est ici sublimé, comme à l'époque de Dallessandro d'ailleurs, par cette incarnation du désir que le personnage suscite (presque) malgré lui, au travers du corps même de ses deux magnifiques interprètes.



Nous connaissons déjà le talentueux Matthieu Cruciani croisé ici ou là comme comédien ou bien encore metteur en scène, et c'est donc sans surprise que nous redécouvrons son talent une nouvelle fois confirmé. Denis Lejeune se révèle quant à lui une belle découverte : séduisant comme il se doit, il trouble le personnage de Joe en y ajoutant une pointe d'humour et de légèreté des plus intéressantes, parvenant par là même à renouveler le prostitué emblématique et héros de « *Flesh* ». Ainsi, jamais l'érotisme masculin n'aura été si bien incarné : moite, dense tout autant que terriblement charnelle, l'atmosphère de « *New York 68* » s'inocule à la façon d'un microbe, dans une fièvre qui tout submerge.



Si la mise à nu quasi constante des comédiens joue de manière indéniable dans le surlignage de cet aspect très sexué de la proposition de Pierre Maillet (en résurgence assumée et évidente de l'érotisme cinématographique distillé par Paul Morrissey au travers du corps-instrument qu'est pour lui Joe Dallessandro), la sexualité et sa représentation ne sont jamais gratuites et participent bien au contraire ici à la révélation d'une certaine forme de vulnérabilité. Les corps ne sont en effet au final, dans « *New York 68* », que les objets désincarnés d'un monde malade. Ainsi, lorsque Joe tient la pose devant l'Artiste (interprété par Geoffrey Carey) ou bien encore lorsque Géri Miller (Christel Zubillaga) danse topless, ils assument tous deux leur condition et acceptent de s'y emprisonner. Ce faisant, Pierre Maillet distille à l'ensemble de sa proposition une patine pessimiste autant que cynique, qui atteint son apogée à la fin du spectacle. Mais qu'on ne s'y trompe pas : « *New York 68* » est aussi souvent très drôle...



D'un point de vue formel, le metteur en scène se livre à une reconstitution véritablement bluffante des années 70, autant dans le mobilier, les costumes que l'ambiance. Sans chercher à tout prix le copié/collé de l'œuvre originale (les deux comédiens incarnant Joe sont en ce sens physiquement assez loin de Dallessandro pour permettre de prendre ses distances du film de Morrissey), certaines scènes sont néanmoins très proches, dans leur organisation même, des films originaux. Notons également le mimétisme troublant suscité par l'utilisation très réussie du maquillage et des costumes, notamment dans l'interprétation par Pierre Maillet d'Holly ou bien encore celle de Johnny par Jean-Noël Lefèvre. Afin de renforcer cette évocation très *seventie*, la musique tient un rôle prépondérant : de Patti Smith à Lou Reed, tout concourt à renforcer, par le son, la résurgence d'une époque et à ancrer ainsi temporellement le propos. À noter également le travail très précis et subtil du groupe Coming Soon dont nous reparlerons plus tard.

Ajoutons que par un procédé terriblement original, Pierre Maillet assimile au passage la pellicule en intégrant dans son spectacle les défauts techniques qu'elle induit. Pour ce faire, le metteur en scène incorpore des ruptures de rythme très originales qui prennent la forme de coupures, de décalages, ou bien encore de parasites sonores. Ce faisant et une nouvelle fois, il insiste particulièrement sur le matériel cinématographique initial qui sert de base à sa proposition, référence renforcée par le travail scénographique de Marc Lainé dont on retrouve ici l'amour du cadre. Maîtrisée, la scénographie permet par ailleurs une immersion véritable dans le monde de Joe en accumulant, par la perspective, les points de vue.



Cette première partie du diptyque est une véritable réussite : intensément sexy et tenu de bout en bout par des comédiens charismatiques et des effets de mises en scène efficaces, ce « *New York 68* » se révèle un moment tout à la fois fort, drôle, tendre et terriblement émouvant.



## **Pierre Maillet traduit Paul Morrissey au théâtre**

Par Armelle Héliot  
Publié le 22 mars 2015

*Metteur en scène, il a toujours travaillé dans une zone flottante où cinéma et théâtre sont très proches. Il a adapté en deux volets les trois films d'une génération qui n'est pas la sienne : **Flesh (1968), Trash (1970), Heat (1972)** de Paul Morrissey. Un voyage au long cours en deux volets et trois comédiens pour incarner Little Joe immortalisé par Joe Dallesandro, Denis Lejeune, Matthieu Cruciani, Clément Sibony.*

**Pierre Maillet, c'est une déjà longue histoire.** Vingt ans qu'avec la compagnie qu'il a cofondée au sortir de l'école de Rennes -ou pas même sorti, d'ailleurs- Les Lucioles, il travaille à monter des spectacles, à mettre en lumière des êtres à part. De grands originaux poussés parfois dans les marges. Des solitaires ou des gens de groupe -des solitaires en troupe. Ce que propose Pierre Maillet est **toujours intéressant.** On peut entrer plus ou moins facilement dans les mondes qu'il dévoile, on peut trouver plus ou moins fort tel ou tel spectacle, mais c'est toujours puissant, personnel, intelligent, émouvant. Pierre Maillet n'est pas seulement un **lecteur passionné**, un érudit, pas seulement un chef-metteur en scène qui orchestre des spectacles. Il est aussi **un comédien.** Il aime le travestissement et dans *Little Joe* il apparaît dans les deux volets. Il possède une présence naturelle. Cela ne s'explique pas. Il est présent aux projets qu'il porte; Cela lui donne une densité particulière qui fait que même ceux qui ne le connaissent pas le remarquent. A un quart d'heure de la fin, une apparition, donne l'exacte couleur de ce qu'il a voulu faire. Le déguisement -"je serais..."- l'**extravagance, la musique, la chanson, l'insolence, l'esprit** tout est là. Cette séquence est irrésistible et l'on crierait bien "Bis !" tellement **Tante Harold**, si l'on peut se permettre de le désigner ainsi, est drôle ! A ce moment là de son travail on touche l'exact sens de ce qu'il a voulu faire, entraînant onze acteurs dans le premier volet, neuf dans le deuxième.

Dans le premier, *New York 68*, on repère les épisodes des deux premiers films de Morrissey, *Flesh* (68) et *Trash* (70) dans l'autre, le seul *Heat* sous le titre de *Hollywood 72*. Ce qui lie les deux volets, par-delà la distribution, c'est **une scénographie très intelligente** qui installe le cinéma au coeur du théâtre et le cinéma comme la vie même des personnages qui, d'une certaine manière, vivent dans un film, vivent sur un écran. Cette scénographie harmonieuse et intelligente, très efficace dans la narration, mais qui ne fait rien pour oublier le

théâtre (c'est un rideau tiré qui marque la fin d'une scène) est signée **Marc Lainé**. Elle est indissociable d'un travail sur **les lumières de Bruno Marsol**. Nous reviendrons plus longuement, ici et ailleurs, sur cet ensemble dont le premier volet a été créé en novembre 2013. *Hollywood* a été créé il y a quelques semaines à la Comédie de Saint-Etienne.

Disons le, la deuxième partie, plus fraîchement pensée, plus serrée aussi -un seul film est en question contre deux dans la première partie- est plus convaincante. Elle est construite, mieux rythmée, très bien jouée. La première partie est un peu languissante et aplatit un peu la matière de Morrissey qui est d'une sourde violence, il ne faut pas l'oublier évidemment et si l'on résume les arguments, si on rappelle l'intrigue des films, on va peut-être choquer un certain nombre de personnes... Car il y a un jeu perpétuel avec la destruction et la mort dans le monde qui gravite à la Factory de Warhol... On n'oublie pas, et sans doute Pierre Maillet connaît-il ce travail, la *Factory* selon **Krystian Lupa**. **Maillet est plus doux, plus en empathie, plus au près de ce qu'a représenté Morrissey et ces années là, ces artistes et ces "personnages" là.** Là où Lupa exerce son ironie de l'Est, Maillet tente de comprendre, de rendre hommage, de faire revivre. C'est un exercice d'admiration qui n'interdit jamais la distance et l'humour, voire même l'insolence. Mais Maillet ne s'installe jamais en position de supériorité par rapport à ces êtres et à cette époque.

**Saluons les comédiens.** Ils y vont. Souvent nus. Se déloquant, se rhabillant sans cesse. Mais nulle impudeur. Plutôt la belle santé. Malgré paradis artificiels : mais ils veulent connaître, ils veulent savoir. Il s'agit d'une quête. Comme le montre d'ailleurs très bien le tout début... Citons-les : nous en parlerons mieux plus tard. Les trois Joe, donc, **Denis Lejeune, Matthieu Cruciani, Clément Sibony, et donc, Véronique Alain, Emilie Beauvais, Guillaume Béguin, Marc Bertin, Emilie Capliez, Geoffrey Carey** (il est toujours dans Henry VI par Thomas Jolly et joue Warhol s'il vous plaît), **Jean-Noël Lefèvre, Frédérique Loliée, Valérie Schwarcz, Elise Vigier, Christel Zubillaga.** Distribution ouverte avec guests....Et Pierre Maillet !

**Tristes histoires tout de même :** dans *Flesh*, Joe, à peine marié, se prostitue pour trouver l'argent dont sa femme a besoin pour l'avortement de sa petite amie...Il protège curieusement son épouse, son mariage d'une certaine manière...Dans *Trash*; Joe a sombré dans la drogue et il est tellement abîmé qu'il ne peut plus exercer son travail... Dans *Heat*, enfin, on rencontre **Joey Davis**, un jeune homme qui a été un enfant acteur qui a connu une notoriété. Dans un motel de deuxième catégorie -mais c'est beau le soleil et la piscine, même minable- il rencontre la fille déjantée et homosexuelle d'une star avec qui il a travaillé autrefois. Lui n'a qu'une idée, il veut enregistrer son disque... Pas étonnant que **le groupe Coming Soon** soit important dans le spectacle. Quant au spectacle même, dont nous reparlerons longuement, il manque parfois de tension, mais il ne faut pas lâcher en route : le meilleur est pour la fin et la bande élargie des Lucioles continue de forcer notre admiration !

# Little Joe Spectacle hommage aux films de Paul Morissey mis en scène par Pierre Maillet

Par Joschka Schidlow sur Allegro Théâtre  
Publié le 23 Mars 2015

Comparses d'Andy Warhol, Paul Morissey réalisa au début des années 70 avec des habitués de La Factory (atelier d'artistes réunis autour de l'inventeur du pop art) la trilogie *Flesh*, *Trash* et *Heat*. Ces films apparaissent à présent comme des documents sur une époque où de jeunes marginaux américains faisaient la nique à l'ordre moral. L'adaptation pour la scène qu'a tiré de cette oeuvre Pierre Maillet est constituée de deux volets : *New York 68* et *Hollywood 72*. Les musiques du Velvet Underground et de *Coming soon*, un groupe bien actuel et bigrement talentueux, accompagnent les descentes au gouffre d'un prostitué, d'un toxicomane et d'un chanteur autrefois enfant vedette. Les trois personnages interprétés à l'écran par Joe Dalessandro le sont ici respectivement et d'attachante façon par Denis Lejeune, Mathieu Cruciani et Clément Sibony. Dans sa mise en scène Pierre Maillet (qui joue lui-même et à merveille le rôle de la compagne surexcitée d'un des trois gars) en rajoute dans la drôlerie et le grotesque. Ce qui a pour effet de rendre incroyablement gracieuses des situations au départ glauquissimes. Difficile de ne pas être ému par Véronique Alain qui incarne une vedette vieillissante (dont le modèle est Sylvia Miles vue notamment dans *Macadam Cow-Boy*) prête à tout pour que son jeune amant ne prenne le large. Toute aussi admirable est Frédérique Lolié qui se glisse dans la peau d'une jeune frappadingue dont le langage, quand on la contrarie, n'est plus qu'un déluge d'injures. Incarnant un personnage à l'évidence inspiré par Warhol, Marc Bertin fait, lui, une composition qui attire autant le rire que la sympathie. Bien que jalonné de scènes savoureuses et souvent d'une grande crudité, *Little Joe* baigne dans un climat de mélancolie. Dû à l'évidence à l'épidémie de sida qui allait peu après mettre un terme à la recherche angoissée d'une manière de vivre moins établie.

## SUR PAUL MORRISSEY

Paul Morrissey n'est pas une superstar. Pas assez futile, trop terre à terre, sain d'esprit, toutes les suppositions sont envisageables mais un fait reste certain, c'est qu'on ne le voit pas briller avec les autres pour ses excentricités devant la caméra. Pendant plusieurs années, il deviendra au contraire l'homme de l'ombre de la Factory, le gestionnaire, l'organisateur, celui qui dans l'effervescence et la folie ambiante sera l'homme à ramener tout le monde à la raison et à transcender les énergies pour que l'extérieur sache ce qui se passe ici.

### Rencontre avec Warhol

Né en 1938, il étudie d'abord la littérature (comme Lou Reed et Gerard Malanga ) et d'après sa biographie officielle, il travaille ensuite dans les assurances et en tant que travailleur social.

Ca n'est qu'au cours de l'année 1965 qu'il rencontre Malanga, déjà membre permanent de la Factory et qui l'emmène voir le film *Vinyl*, une adaptation libre de *Orange mécanique* de Burgess (publié trois ans plus tôt) réalisée par Warhol et dans lequel on voit apparaître pour la première fois l'irrésistible Edie Sedgwick. C'est en 1963 que Andy réalise *Sleep* et commence à réellement consacrer son temps au cinéma, abandonnant progressivement la peinture . Le pop-artist a alors besoin de quelqu'un qui prenne en charge ses opérations cinématographiques, règle les problèmes administratifs, recrute les acteurs, bref, de quelqu'un qui le débarrasse de toutes les tracasseries matérielles qu'entraîne la production d'un film. Morrissey ayant déjà réalisé plusieurs courts métrages, connaissant déjà la plupart des lieux de diffusion de ce type de cinéma à New York, il s'impose donc comme le collaborateur idéal. Dès ce moment, il devient donc le complice de tous les instants de Warhol, prenant en charge bien plus que sa fonction initiale pouvait le laisser supposer, tant les dîners mondains, les voyages à l'étranger et la vie de jet-setter infatigable de Warhol l'écartait de la gestion de la Factory.

### Chelsea Girls

L'un des tournants majeurs dans l'idée que le public se faisait des rapports créatifs entre Warhol et Morrissey est la conception du film *Chelsea Girls*. On peut affirmer sans trop risquer de se tromper que c'est à ce moment qu'on commence à supposer que Warhol, s'il est à l'origine des projets, laisse échapper quelque chose de son travail. *Chelsea Girls* est à l'origine une commande de Jonas Mekas qui désirait projeter un film issu de la Factory dans sa Film Makers' Cinematheque, sur la 41e rue. Warhol et Morrissey décidèrent alors d'assembler 12 fragments tournés de juin à septembre 1966 en un seul film, projeté sur double écran au format 16mm afin d'en réduire la durée de 6h30 à 3h15. L'effet de split-screen ainsi produit renforcerait l'idée que les séquences

étaient des bribes de vies tirées des chambres du Chelsea Hotel, même si quelques plans avaient été tournés dans l'appartement du Velvet Underground sur la 3e rue Est ainsi qu'à la Factory. Beaucoup de supputations furent faites au sujet de la présentation sous cette forme mais il s'avère aujourd'hui évident que l'idée d'agencer les séquences de manière cohérente et à la limite de la fiction est entièrement due à Paul Morrissey qui contrairement à Warhol possédait premièrement le souci de respect du public (rendant par là-même son cinéma beaucoup moins extrême) mais aussi la connaissance des circuits de distribution, plutôt réticents en général aux formes de cinéma avant-gardistes. C'est sans aucun doute à ces efforts que *Chelsea Girls* doit son succès relativement important. Il est par exemple le premier film underground à rester deux semaines à l'affiche d'un cinéma de Manhattan, ce que les films-limite de Warhol n'avaient jamais réussi à faire.

### L'indépendance

Après le succès de *Chelsea Girls*, Paul Morrissey obtient donc ce qui ressemble aux pleins pouvoirs pour tout ce qui concerne la production et la réalisation des films de la trademark *Andy Warhol*. Suivent donc les tournages de *Lonesome Cowboys*, une sorte de western queer hilarant que Morrissey dirige de A à Z, puis la fameuse trilogie. Après *Heat*, les productions de la Factory entrent dans une phase beaucoup plus « commerciale » et on pourra qualifier d'essoufflés des films comme *Andy Warhol's Blood for Dracula* ou *Andy Warhol's Flesh for Frankenstein*, qui reprennent finalement des recettes déjà connues de l'imagerie de la Factory pour les intégrer à des histoires peu novatrices à rapprocher de la série B.

### Après la Factory

Quand il quitte Andy Warhol, autour de 1975, Paul Morrissey continue de réaliser des films pour son propre compte, mais il faut croire que l'effervescence qu'il avait expérimenté dans les locaux de la Factory, avec sa galerie de superstars, cette impression que quelque chose d'exceptionnel était en train de se produire à tout moment, se révéla un manque impossible à combler. Ainsi après ses six films suivants, réalisés entre 1978 et 1988, il stoppera totalement ses activités de réalisateur, considérant, comme le souligne son site officiel, que les systèmes de financement tels qu'ils étaient désormais organisés ne lui permettaient plus de disposer de la liberté nécessaire selon lui à toute création cinématographique. Resteront donc de son travail, et ce pour la postérité, une histoire houleuse avec Andy Warhol tout d'abord, mais surtout 3 objets-culte du cinéma d'avant-garde new-yorkais des années 70 : le triptyque *Flesh / Trash / Heat*.

## CV

### Pierre Maillet

Il a suivi l'enseignement de l'Ecole du Théâtre National de Bretagne de 1991 à 1994.  
Membre fondateur du théâtre des Lucioles depuis sa création en 1994.

#### THEATRE (Acteur)

- 2015      ***Le théâtre sauvage*** conception et mise en scène Guillaume Béguin  
***Little Joe/Hollywood 72*** conception et mise en scène Pierre Maillet
- 2014      ***Dans la république du bonheur*** de Martin Crimp mise en scène  
Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier  
***Regarde le lustre et articule*** performance avec les Chiens de Navarre  
au Théâtre du Rond Point à Paris, mise en scène Jean-Christophe  
Meurisse
- 2013      ***Little Joe/New York 68*** conception et mise en scène Pierre Maillet  
***Le baiser et la morsure*** conception et mise en scène Guillaume Béguin
- 2012      ***Rapport sur moi*** de Grégoire Bouillier mise en scène Matthieu Cruciani  
***La Tragédie du Vengeur*** de Thomas Middleton mise en scène Jean-  
François Auguste  
***Non-réconciliés*** de François Bégaudeau mise en scène Matthieu  
Cruciani
- 2011      ***L'Entêtement*** de Rafaël Spregelburd mise en scène Marcial Di Fonzo Bo  
et Elise Vigier  
  
***La Ville*** de Martin Crimp mise en scène Guillaume Béguin
- 2010      ***Break your leg !*** texte et mise en scène Marc Lainé  
  
***Faust*** de Goethe mise en scène Matthieu Cruciani
- 2009      ***La paranoïa*** de Rafaël Spregelburd mise en scène Marcial Di Fonzo Bo et  
Elise Vigier  
***Les névroses sexuelles de nos parents*** de Lukas Bärfuss mise en  
scène Hauke Lanz.  
***Il vint une année très fâcheuse*** mise en scène de Zouzou Leyens
- 2008      ***La estupidez-La connerie*** de Raphaël Spregelburd mise en scène  
Marcial Di Fonzo Bo et Elise Vigier
- 2007      ***La Chaise*** de Florian Parra, mise en scène Mélanie Leray  
***Habiter*** texte et mise en scène Patricia Allio

- 2006 ***Les Copi 2006*** (« *Les poulets n'ont pas de chaise* » et « *Le frigo* »). Projet imaginé et mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo  
***My girl*** par le Théâtre La Querelle, mise en scène Julien Geskoff
- 2005 ***La Tour de la défense*** de Copi, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo  
***Œdipe/Sang*** de Sophocle et Lars Norèn, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo
- 2004 ***Mes jambes, si vous saviez, quelle fumée...*** de Pierre Molinier, mise en scène Bruno Geslin  
***La Cerise sur le toit***, mise en scène Emilie Beauvais
- 2003 ***Les Ordures, la ville et la mort*** de Rainer Werner Fassbinder, mise en scène Pierre Maillet  
***Œdipe*** de Sophocle, Sénèque, Didier-Georges Gabily, Leslie Kaplan, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo
- 2002 ***Mirad, un garçon de Bosnie*** de Ad de Bont, mise en scène Laurent Sauvage  
***Eva Peron*** de Copi, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo
- 2001 ***Igor et caetera*** de Laurent Javaloyes, mise en scène Pierre Maillet  
***L'Inondation*** d'Evguéni Zamiatine, mise en scène Elise Vigier
- 2000 ***Les Vacances*** de Jean-Claude Grumberg, mise en scène Christian Colin  
***Barbe bleue espoir des femmes*** de Dea Loher, mise en scène Christian Colin
- 1999 ***La Maison des morts*** de Philippe Minyana, mise en scène Laurent Javaloyes et Pierre Maillet  
***La Chanson du Zorro andalou*** de Théo Hakola, mise en scène Pierre Maillet
- 1998 ***Le Poids du monde - un journal*** de Peter Handke, mise en scène Laurent Javaloyes et Pierre Maillet  
***Copi, un portrait***, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Maillet et Elise Vigier
- 1996-1997 Avec le Théâtre des Lucioles en résidence au TGP de Saint-Denis  
***Et ce fut...*** (titre provisoire) mise en scène Pierre Maillet et Marcial Di Fonzo Bo  
***Cabaret Lucioles***  
***Depuis maintenant*** de Leslie Kaplan, mise en scène Frédérique Loliée
- 1995 ***Preparadise Sorry Now*** de Rainer Werner Fassbinder, mise en scène Pierre Maillet  
***Comme ça***, mise en scène Laurent Javaloyes
- 1994 ***La Mort de Pompée, Cinna*** de Pierre Corneille, mise en scène Marc François

## MISES EN SCENE

- 2015 ***Little Joe/Hollywood 72*** conception et mise en scène Pierre Maillet
- 2013 ***Little Joe/New York 68*** conception et mise en scène Pierre Maillet
- 2012 ***Bizarra***, feuilleton théâtral de Rafaël Spregelburd co-mis en scène avec J-F Auguste, M.Di Fonzo Bo, S.Ribaux, E.Vigier, E.Capliez
- 2011 ***Anarchie en Bavière*** de Rainer Werner Fassbinder, co-mise en scène avec Jean-François Auguste
- 2010 ***Plus qu'hier et moins que demain*** d'après Georges Courteline et Ingmar Bergman, co-mise en scène avec Matthieu Cruciani
- 2009 ***La panique*** de Rafaël Spregelburd, co-mise en scène avec Marcial Di Fonzo Bo
- 2008 ***Les bonnes*** de Jean Genet, co-mise en scène avec Jean-François Auguste
- 2007 ***La Chevauchée sur le lac de Constance*** de Peter Handke
- 2006 ***Théâtres volés (Cabaret du bout du monde)*** de Laurent Javaloyes  
***La veillée*** de Lars Norèn, co-mise en scène avec Mélanie Leray
- 2005 ***La Cage aux blondes*** d'Aurélia Petit et Lazare Boghossian  
***Les quatre jumelles*** de Copi
- 2004 ***Automne et hiver*** de Lars Noren, co-mise en scène avec Mélanie Leray
- 2003 ***Les Ordures, la ville et la mort*** de Rainer Werner Fassbinder  
***L'Opéra des gens*** de Bertolt Brecht et John Gay
- 2002 ***Du sang sur le cou du chat*** de Rainer Werner Fassbinder
- 2001 ***Igor et caetera*** de Laurent Javaloyes
- 1999 ***La Maison des morts*** de Philippe Minyana, co-mise en scène avec Laurent Javaloyes  
***La Chanson du Zorro andalou*** de Theo Hakola
- 1998 ***Le Poids du monde - un journal*** de Peter Handke, co-mise en scène avec Laurent Javaloyes  
***Copi, un portrait*** co-mise en scène avec Marcial Di Fonzo Bo, Elise Vigier
- 1997 ***Et ce fut***, co-mise en scène avec Marcial Di Fonzo Bo
- 1995 ***Preparadise Sorry Now*** de Rainer Werner Fassbinder, grand prix des Turbulences 95 au Maillon de Strasbourg

## **TELEVISION**

2013        ***France Kbek*** série de Jonathan Cohen et Jérémie Galan  
***Tout est permis*** d'Emilie Deleuze

## **CINEMA**

2014        ***Les deux amis*** de Louis Garrel

2007        ***Le plaisir de chanter*** d'Ilan Duran-Cohen

2004        ***La Mort d'une voiture*** moyen-métrage d'Elise Vigier et Bruno Geslin

2002        ***Une histoire de goût*** court-métrage de Naruna Kaplan de Macedo

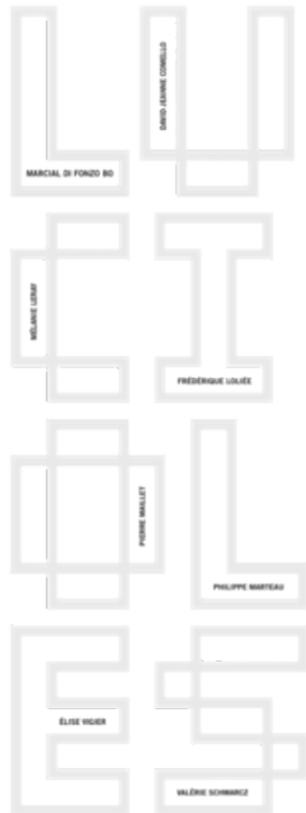
1997        ***Les Limbes*** court-métrage de Sarah Petit

1994        ***Elisa*** de Jean Becker

# THEATRE DES LUCIOLES

Le Théâtre des Lucioles est un collectif composé de huit acteurs (Marcial Di Fonzo Bo, David Jeanne-Comello, Mélanie Leray, Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Philippe Marteau, Valérie Schwarcz et Elise Vigier). Seize ans après sa création, l'esprit d'ouverture de la compagnie a créé un dynamisme multipliant les spectacles et les propositions. En effet, depuis 1994, plus de quarante créations ont vu le jour. L'empirisme du choix des spectacles raconte aujourd'hui une histoire de la compagnie : des thématiques, un style, un goût pour les adaptations ou les montages, pour l'écriture contemporaine, une ouverture de plus en plus affirmée vers d'autres domaines artistiques (l'image, la musique, l'art plastique), une fidélité envers des auteurs (Fassbinder, Copi, Leslie Kaplan, Lars Norén, Rafael Spregelburd, Rodrigo Garcia ...)

Depuis sa création, le Théâtre des Lucioles est implanté à Rennes. La compagnie est soutenue par la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne, le Conseil Régional de Bretagne, le Conseil Général d'Ille-et-Vilaine et la ville de Rennes.



## **Théâtre des Lucioles**

**61, rue Alexandre Duval 35000 Rennes tel/fax : + 33 (0)2 23 42 30 77**

[theatredeslucioles@wanadoo.fr](mailto:theatredeslucioles@wanadoo.fr) / [www.theatre-des-lucioles.net](http://www.theatre-des-lucioles.net)